

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 NOVEMBRE 1891

CHRONIQUE DE FRANCE

SOMMAIRE

TEXTE.—Nos primes.—Notre causerie.—Chronique de l'étranger, par Paul Calmet.—Bibliographie, par Germain Beaulieu.—La rue des Chants du Galant (Nouvelle), par Léon de LaMorin-rie.—Poésie : Au cimetière (avec encadrement), par Frid O in.—La revanche du mort : Conte de la Toussaint, par Georges Guillaumot.—Choses et autres.—Poésie : Ce qui fleurit bon (romance), par Eugène Dick.—Chargez ! (nouvelle), par Gaston d'Eyzin.—Un épisode de 1837 : Un banquet à Papineau, par Pierre-Georges Roy.—Les massacres en Chine.—Caractère de la cuisinière.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Le baiser.—Cimetière à la campagne.—Les événements de Chine : Pillage et destruction d'une mission catholique (double page)

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS

M. Léon de Poltoratzki n'est plus l'agent voyageur du MONDE ILLUSTRÉ. Ce monsieur vient de s'établir à Québec comme marchand de journaux, etc., etc.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT ONZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-onzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 7 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

NOTRE CAUSERIE

Notre causerie hebdomadaire étant arrivée trop tard pour être publiée cette semaine, ce que nous regrettons fort, elle sera imprimée dans notre numéro prochain.

Nos lecteurs ne perdent rien pour attendre, car l'article de M. Faucher de Saint-Maurice est palpitant d'intérêt et sera lu par tous, nous n'en doutons pas, avec le plus grand plaisir.

LA RÉDACTION.

Par une de ces belles nuits d'été, je contemplais la voûte azurée qui s'arrondit au-dessus de nos têtes, les myriades d'étoiles apparaissaient comme autant de points brillants et dorés, sur le bleu du firmament. Tout-à-coup, une de ces étoiles s'ébranla et, après avoir sillonné la nue, elle disparut à mes yeux se perdant dans l'immensité du ciel sans fin.

Cet astre si brillant qui avait, un moment, éclipsé tous ceux qui se trouvaient auprès de lui, avait disparu laissant, après lui, une légère lueur phosphorescente qui, se dissipant aussitôt, ne laissait nul souvenir de l'étoile disparue.

Telle la mort du général Boulanger ne laisse aucun vide dans la scène du monde.

Boulanger ayant atteint, jeune encore, le comble de la gloire et de la renommée, se crut créé pour commander les hommes ; un moment idolâtré par quelques Français, il voulut suivre le plan trop ambitieux que lui dictait la haute estime qu'il avait de sa triste personne. Se sentant déchoir alors dans l'estime publique, il courut en Belgique et enfin en Angleterre.

Dernièrement, il s'est tué sur la tombe d'une femme qui fut, pour le monde entier, un sujet de scandale.

Boulanger a disparu de la scène du monde, et les regrets qui l'ont accompagné dans la tombe sont très rares et peut-être peu sincères. Les œuvres des hommes n'en souffriront guère ; comme l'étoile filante dont j'ai parlé au début de ma chronique, il n'a laissé qu'une faible lueur phosphorescente, qui, maintenant, a déjà disparu pour ne plus reparaitre.

Toute cette gloire passagère, tout le bruit fait un moment autour de son nom, sont allés échouer à une mort honteuse et indigne d'un bon Français. Les petits esprits seuls recourent au suicide pour échapper à des maux qui leur semblent trop pénibles.

Après Boulanger, voici encore le roi de Wurtemberg qui vient de mourir et dont la mort a été vite suivie de celle du patriote irlandais : Parnell, qui, après avoir longtemps combattu pour le parti catholique de son pays, fut condamné par les évêques et répudié de quelques-uns de ses partisans.

Parnell se tourna alors contre ses anciens amis, au risque d'assurer le succès de ceux qu'il avait si longtemps regardé comme ses ennemis.

Comme vous le voyez, chers lecteurs, la mort fait de grands vides dans nos rangs ; elle continue toujours sa mission destructive. Cependant, l'homme la trouve trop lente, trop tardive à s'emparer de lui. Sans cela, comment expliquer toute l'ardeur des humains à trouver de nouveaux appareils de destruction ? A former tout cet infernal attirail de guerre qui vomit, parfois, la destruction et la ruine sur deux pays à la fois, en leur enlevant ce qu'ils ont de plus noble et de plus généreux parmi leurs enfants.

Horreur ! les hommes semblent nés pour s'entre-déchirer et pour s'abreuver du sang de leurs semblables !

Notre ministre de la marine, M. Barbey assistait dernièrement, au Creusot, avec quelques officiers, à l'essai d'un nouveau canon à tir rapide. Ce nouveau canon, inventé par un ingénieur du Creusot est d'une puissance extraordinaire ; son projectile traverse, sans difficulté, une plaque d'acier de trente-huit centimètres d'épaisseur.

On espère, avec ce nouvel engin, tirer dix coups à la minute.

Nous nous réjouissons de posséder de telles armes, mais combien il serait heureux pour nous de n'avoir pas à les essayer sur nos semblables. Néanmoins, si cela devenait nécessaire, aucun Français, digne de ce nom, ne reculerait devant la terrible nécessité ; tous voleraient à la frontière

et feraient noblement leur devoir. Le souvenir des actes de vandalisme accomplis en 1870 est trop vivant en nos cœurs pour ne pas tâcher de le réparer et de laver, s'il le faut, la honte qui nous a atteints, dans le sang de nos ennemis.

1870 ! Ah ! quelle année de souvenirs ! Combien nos braves soldats ont mérité, alors, de la patrie ! S'ils ont été vaincus, au moins, nous avons la joie de compter de glorieux faits d'armes ; l'héroïsme de nos guerriers est digne des anciens héros de la Grèce et de Rome. Les Prussiens se rappelleront la glorieuse et vaillante armée française. Nous pouvons presque être fiers de quelques défaites, car elles ne manquent pas de gloire.

Au moment où j'écris ces lignes (11 octobre), la ville d'Orléans célèbre le 21ème anniversaire de la bataille livrée en 1870 dans ses environs et où six mille Français arrêtaient, pendant huit heures, quarante-cinq mille Allemands possédant deux cents pièces de canons, et protégeaient ainsi l'armée qui se repliait derrière la Loire. Les Allemands n'ont pas dans leurs annales de si glorieux faits d'armes, ils savent bien que, sans la trahison de quelques chefs français, ils n'auraient jamais foulé le sol de Paris, si ce n'est en marchant sur le corps de tous les Français.

Les dernières nouvelles de Chine sont mauvaises. Une dépêche de Singapore adressée au Times nous apprend qu'une émeute a eu lieu en septembre dernier ; plusieurs mandarins et fonctionnaires ont été massacrés par une populace rendue furieuse.

Un détachement de mille hommes, envoyés d'Hanoi, a réprimé ce commencement de révolte chinoise.

Si c'est ainsi que se conduisent les habitants du Céleste-Empire, que sera-ce donc dans les pays ne partageant point la félicité des empires célestes ?

Au commencement d'octobre, Garibaldi, le patriote italien qui joua un grand rôle lors de la guerre d'indépendance italienne, vient d'avoir sa statue élevée sur une des places de Nice. A cette occasion, de brillantes fêtes ont été célébrées dans cette ville. Plusieurs discours ont été prononcés, parmi lesquels ceux de nos ministres ont été particulièrement remarquables.

Espérons que la France et l'Italie sauront trouver, dans cet événement, une occasion de renouveler leur ancienne amitié et établir sur des bases certaines les bonnes relations nécessaires entre bons voisins. Il serait temps, enfin, que l'Italie se rappelle que le sang des soldats français a coulé à Solferino et à Magenta pour lui donner l'indépendance qu'elle recherchait déjà depuis longtemps.

Toute ma chronique a été jusqu'ici presque exclusivement consacrée au deuil et à la guerre ; il est temps de quitter ces sombres images et de courir dans les bras caressants et consolateurs des Beaux-Arts.

Narbonne, notre riche ville du midi, est appelée, lors du creusement du canal maritime, à devenir la capitale du bas Languedoc. En attendant ce jour, peut-être éloigné, elle voit quelques uns de ses enfants se grouper dans une société artistique qui ne tardera pas à se signaler.

Narbonne est vraiment le refuge des Beaux-Arts ; son Orphéon obtint le premier prix d'excellence à l'exposition universelle de Paris, en 1889 ; sa fanfare : la Lyre Narbonnaise, a été reconnue comme une des meilleures musiques du monde ; la musique du 100e de ligne est connue depuis longtemps comme une des plus distinguées musiques de régiment. La nouvelle société artistique nous fournira bientôt, nous n'en doutons pas, de grands peintres et de bons sculpteurs. Nous le